

# Éros dans tous ses états

*Deux livres qui supposent un minimum de familiarité avec l'œuvre de Lacan et avec l'histoire de la psychanalyse mais qui ont en commun de refuser l'hermétisme et le jargon, de ne pas privilégier la rigidité théorique au détriment de la clinique et réciproquement, deux livres dans lesquels la chose analytique, c'en est un régal, circule à l'air libre.*

MICHEL PLON

**JEAN ALLOUCH**  
L'AMOUR LACAN  
EPEL, 493 p., 35 €

**GLORIA LEFF**  
PORTRAITS DE FEMMES EN ANALYSTE  
LACAN ET LE CONTRE-TRANSFERT  
trad. de l'espagnol (Mexique) par Béatrice Cano  
EPEL, 193 p., 24 €

Plus qu'à un parcours à visée téléologique, c'est à une croisière dans l'archipel amoureux que nous sommes conviés à bord de ce somptueux paquebot que constituent certains séminaires de Lacan. Une croisière avec visite guidée de chacun des îlots dudit archipel par un *cicérone* que sa vaste culture ne dispense pas de se livrer à de multiples facéties et autres apartés qui ponctuent d'humour et de piteries jamais gratuites, chères à Lacan, l'exploration d'une pensée labyrinthique, un véritable *pétrin* recon-

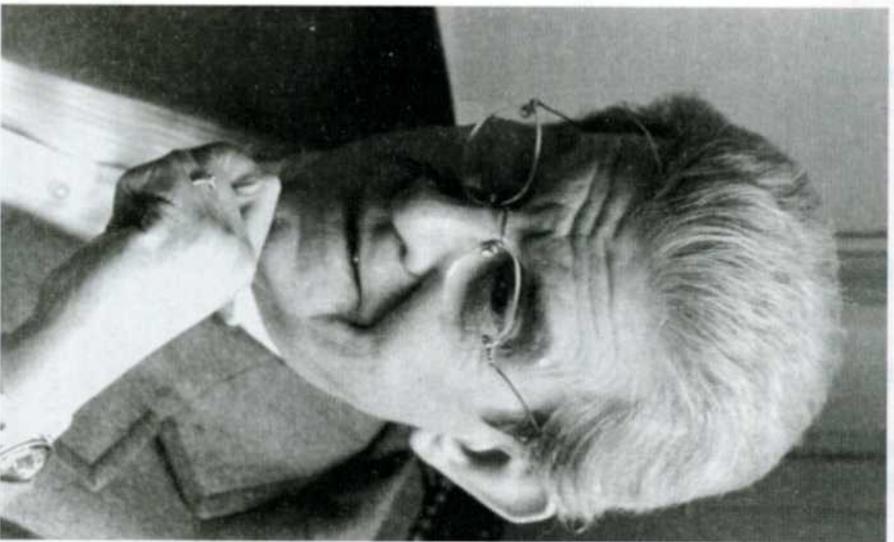
naît le guide en début de parcours. On fera ainsi escale auprès de l'amour symbolique puis l'on naviguera vers l'amour extatique, on visitera l'amour comique, l'amour psychanalytique, de transfert, l'amour trompeur, l'amour courtois, le « pur amour », en saluant au passage Jacques Le Brun, on passera par chez Dante et sa muse Béatrice, on apercevra la Laure de Pétrarque porteuse d'espoirs et quelques autres encore mais ce n'est là qu'un aperçu de ce voyage au long cours.

Un avertissement préalable toutefois : ne cherchez pas un quelconque trait unificateur entre ces parcelles de terre qu'en fin de visite Jean Allouch reconstruira constituant un véritable puzzle toujours inachevé ; il n'y a pas chez Lacan, à la différence de Freud, de théorie de l'amour, il y a par contre, titre du livre, « L'amour Lacan », une figure de l'amour qui apparaît constamment en filigrane, par-delà les contradictions, les rectifications et les superpositions, dans laquelle on peut discerner ces expériences

évanescentes que sont l'état amoureux et sa précarité, la configuration toujours inédite de l'amour d'où surgissent ces affirmations, constats lucides et libérés de toute illusion, « aimer, c'est laisser l'autre être seul », seul sans espoir de faire « un » mais sans pour autant parvenir à être deux, ce qui conduit à cette autre déclaration, ouverte et provocatrice, appel à la réflexion, selon laquelle le non-aimé pourra s'éprouver aimé, libre de toute contrainte, ayant « obtenu l'amour que l'on n'obtient pas ». Pas de théorie de l'amour et pas plus de théorie de ces deux autres éléments qui sont, avec l'amour, constitutifs de ce ternaire des passions de l'être, la haine et l'ignorance. Un centre de gravité cependant, point d'ancrage où la psychanalyse trouve dans sa pratique à se confronter avec l'amour, le transfert que l'on dit être, pouvoir être, amoureux. Le transfert, l'amour de transfert, Lacan y consacra une année de séminaire, un séminaire dont on abrège en général, et sans doute à tort, le titre, *Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excur-*

*sions techniques*, occasion d'esquisser une première approche de cette notion incertaine, le « désir du psychanalyste », occasion aussi d'un parcours critique du *Banquet* et des rôles respectifs de Socrate, d'Alcibiade et d'Agathon qui ouvre à une vertigineuse interrogation sur le rapport entre le savoir et l'amour. Socrate, observe Lacan, n'est en réalité pas sans savoir que son savoir de l'amour est troué, que l'amour, plus généralement, est confronté à un trou, un manque irréductible dans le savoir, ce qui fonde l'absence de toute théorie possible de l'amour et porte vers une nouvelle lecture de la double méprise entre Socrate et Alcibiade, décryptage qui conduit, en fin de course ou presque, à cette question d'apparence toute simple : « Faudrait-il savoir ce qu'est l'amour pour aimer ? »

La diffusion de la pensée lacanienne est souvent réduite à une succession d'aphorismes qui donnent lieu, pas seulement chez les profanes en la matière, à une vulgare transformant cet inlassable penseur que fut Lacan en une sorte de bonimenteur dispensant à tout un chacun kyrielles de « bons mots ». Si lesdits bons mots et les néologismes existent bel et bien dans la démarche de Lacan au point que Jean Allouch et ses compagnons en ont fait la matière de recueils, ceux-ci sont toujours ou presque un résultat paradoxal et déstabilisant qui oblige à penser hors normes, la synthèse d'un long exercice de butinage, d'assemblage et de déplacements de sens. Ainsi de cette formule, célèbre entre toutes, par laquelle Lacan définit l'amour comme don à l'autre de ce que l'on n'a pas. Jean Allouch y consacre l'un des chapitres les plus parlants du livre, *Le bâti de l'amour*, pour en établir le laborieux accompagnement qui aura notamment supposé un passage par la lecture des réflexions de Marcel Mauss et de Claude Lévi-Strauss sur l'échange et le don, sur ce que l'on peut désigner comme étant le « non rien », monnaie de l'échange, du potlatch auquel Lacan confère une dimension inédite, celle du don comme « pure gratuité ».



JACQUES LACAN

années cinquante, portée par la psychanalyse anglaise et américaine. C'est une psychanalyste mexicaine, disciple de la démarche de Jean Allouch, Gloria Lefkowitz, qui vient bousculer cette idée reçue et démontrer avec brio que l'affaire est infiniment plus compliquée, que sa reprise est source d'un enrichissement tant de la réflexion théorique que du registre trop souvent ignoré et par trop confondu avec la clinique, celui de la pratique de l'analyste.

firent pas alors dans la dentelle, rejetant en les assimilant sans la moindre discrimination ces analystes, femmes pour l'essentiel, qui telles Barbara Low, Paula Heimann, Margaret Little, Annie Reich ou Lucia Tower, mettaient en avant, selon des modalités différentes, voire contradictoires, l'importance du contre-transfert. L'apport passionnant que constitue le livre de Gloria Lefkowitz en cela qu'outre l'humour et l'immense connaissance de la littérature psychanalytique toutes orientations confondues, elle fait place nette de cette opposition globaliste de Lacan à toute idée d'un contre-transfert que remplacerait ce fameux *désir* de l'analyste pour nous faire découvrir, mieux qu'au travers de nos lectures par trop hâtives, un Lacan attentif – Vladimir Granoff n'y fut pas pour rien – à la littérature analytique anglo-américaine.

Le postulat de départ qui permet de s'extraire de ce dilemme fondé sur la prise en compte ou non du contre-transfert est introduit par Gloria Lefkowitz au moyen d'une petite histoire tahitienne, de celles qu'affectionnait Freud et dont Lacan fit usage à deux reprises, qui met en scène un rabbin demandant à un jeune docteur en philosophie soucieux de se convertir, lequel de deux hommes sortant d'une cheminée devra aller se laver, celui qui en sort propre ou celui qui en sort sale ? Le jeune philosophe échoue à trouver la réponse, ne voyant pas où se situe le piège, à savoir qu'il est impensable que sortant d'une cheminée un homme soit propre ! L'anecdote est une sorte de fil rouge invisible qui parcourt le livre et que l'on ne retrouvera qu'à la fin. Il apparaîtra alors que si la cure est bien une cheminée dans laquelle deux êtres humains, l'analyste et l'analysant, s'engouffrent, aucun des deux n'en sortira intact, ce qui ne signifie pas que leurs positions à la sortie de la cheminée soient identiques. Là s'arrête en effet la comparaison, l'analyste en fin de parcours, si une telle fin est atteinte, est mis hors jeu, oublié, quand l'analysant peut aller, parce que l'analyste ne s'est pas détaché aux

de l'amour, pour en établir le laborieux accouchement qui aura notamment supposé un passage par la lecture des réflexions de Marcel Mauss et de Claude Lévi-Strauss sur l'échange et le don, sur ce que l'on peut désigner comme étant le « non rien », monnaie de l'échange, du potlatch auquel Lacan confère une dimension inédite, celle du don comme « pure gratuité ».

On ne saurait résumer un tel livre où l'exégèse savante alterne avec la référence insolite – Boris Vian, « j'y r'tourne immédiatement » ou Charles Aznavour, « Mes amis, mes amours, mes emmerdes » – il faut pour le bien lire adopter précisément cette vitesse dite de croisière et observer, ce qui est plus qu'une coquetterie, qu'il en va le plus souvent dans sa construction de la mise en jeu d'un dispositif de passage consistant en une lecture de lecture, lecture par exemple de la lecture que Lacan fait du *Banquet*, chaque temps étant relié aux autres par autant d'étonnés dits justement de *passage* qui ne se déclinent pas nécessairement à ciel ouvert. Mais au fait, coïncidence qui ne saurait être le fruit de quelque bienheureux hasard, ce dispositif n'est-il pas justement celui par lequel s'inaugure ce même *Banquet*, lorsqu'Apollodore, alias Platon, déclare, en guise d'ouverture du prologue aux discours, qu'il est préférable de reprendre « du commencement le récit d'Aristodème » et qu'il « s'efforce d'en être à [son] tour le narrateur » ? Lecture de lecture de lecture, récit de récit, le parcours est infini, toujours plus fécond.

Aphorisme ou formulation passe-partout, celle qui va et veut, répétée à l'infini, que Lacan aurait, à l'instar de Freud, définitivement exclu du champ de la pensée et de la pratique psychanalytique la notion de *contre-transfert* pour lui substituer celle de « désir de l'analyste » lors même que la première avait fait retour dans les

mexicaine, disciple de la démarche de Jean Allouch, Gloria Lefkowitz, qui vient bousculer cette idée reçue et démontrer avec brio que l'affaire est infiniment plus compliquée, que sa reprise est source d'un enrichissement tant de la réflexion théorique que du registre trop souvent ignoré et par trop confondu avec la clinique, celui de la pratique de l'analyste.

Le contre-transfert, c'est le terme forgé par Freud pour désigner les réactions, sentiments et fantasmes qui agitent les pensées conscientes et inconscientes de l'analyste vis-à-vis du patient, de ses dires, de sa seule présence et de son être tout entier. Très tôt Freud entreprit de proscrire cette dimension, n'y voyant qu'une entrave au bon déroulement d'une analyse et attribuant ces manifestations intempestives à un défaut, une incomplétude de l'analyse de l'analyste. S'installe alors le mirage exigeant de l'analyse totale, de l'analyse inentamable.

À l'opposé de cette attitude freudienne qui fait dogme à partir de 1914, se développera progressivement la perspective de celui qui fut un temps son élève préféré, Sandor Ferenczi, dont les excès en la matière, soucieux d'une transparence de l'être de l'analyste vis-à-vis du patient, recherche d'une proximité croissante entre les deux acteurs de la cure susceptible de conduire vers une sorte d'effacement des places, soucieux d'atteindre à une fusion, fruit d'un « sentir avec » traduisant la compassion de l'analyste, autant d'attitudes qui provoquèrent la fureur de Freud puis la rupture, dramatique. La position ferenczienne fit école aux États-Unis et en Angleterre et le contre-transfert devint le ciment des perspectives intersubjectivistes et interactionnistes, ce qui motiva, non sans raisons, l'opposition radicale de Lacan.

Les lacaniens, plus encore que le Maître, ne

deux êtres humains, l'analyste et l'analysant, s'engouffrent, aucun des deux n'en sortira intact, ce qui ne signifie pas que leurs positions à la sortie de la cheminée soient identiques. Là s'arrête en effet la comparaison, l'analyste en fin de parcours, si une telle fin est atteinte, est mis hors jeu, oublié, quand l'analysant peut aller, parce que l'analyste ne s'est pas dérobé aux effets de son contre-transfert et a assumé ce que Gloria Lefkowitz appelle l'érotique analytique qui ne saurait être assimilé à son propre désir, au-delà de ce que Freud appelait le « roc de la castration », obstacle impensé comme tel mais considéré alors comme indépassable et qui conduisait à une conception de l'analyse comme interminable.

Gloria Lefkowitz effectue avec nous, sans éviter les nombreux chemins de traverse, ce parcours qui constitue un épisode central, à la fois théorique, clinique et pratique de l'histoire de la psychanalyse, le parcours d'un Lacan capable de s'arrêter, de se remettre en question, dans le séminaire *L'angoisse* notamment, au cours de séances mémorables, et de tirer enseignement de la pratique et des découvertes en la matière – le récit en est tout à la fois drôle et passionnant – d'une Lucia Tower, injustement méconnue, qui montra dans certaines de ses cures que l'analyste avait à prendre en compte l'amour ressenti à tel ou tel moment de la cure pour un patient sans pour autant en « tomber amoureux » : tel était l'enseignement que résumait Barbara Low lorsqu'elle disait à ses collègues, sans être alors entendue, « *Be not too tame* » (« Ne soyez pas trop timorés ») et dont Lacan s'efforça de faire son miel. Pourquoi alors les femmes seraient-elles plus à l'aise dans ce manège du contre-transfert ? La question reste posée à laquelle la mise en avant des idées de féminin et de féminité pourrait peut-être offrir un commencement de réponse. |